

Pantys mortels, Le Grand Os, 2007 (traduction d'Aurelio Diaz-Ronda)

Antonio Anson a publié en Espagne des livres de poésie, souvent en collaboration avec des photographes, qu'atres livres en prose et des essais sur les rapports entre texte et image.

BIBLIOGRAPHIE

**MIDIMINUIT
POÉSIE #18**

FESTIVAL
POÉSIES / MUSIQUES
ARTS VISUELS / DANSE
10 AU 13 OCT. 2018

Samedi 13 oct.

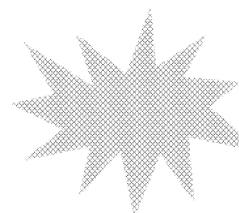
•21h45 au lieu unique, scène Jet / Atelier 1: *Pantys Mortels*, lecture bilingue. Lecture en français: Aurelio Diaz Ronda

Questions à

**A n t o n i o
A N S Ó N**

Auteur espagnol.

Rencontre-dédicace à 22h15 à l'Espace Librairie,
Atelier 1, le lieu unique.



Dans votre recueil, *Pantys Mortels*, les poèmes traitent de la violence, de la mort, sont assez sombres. En quoi la mort est-elle reliée à l'amour dans certains poèmes ? En quoi vous importe-t-elle comme source pour vos poèmes ?

Je ne crois pas que *Pantys mortels* soit « sombre ». Il y a beaucoup d'humour. L'humour est une façon de faire face à la tragédie. Le livre puise son inspiration dans les pages de faits divers, le vademecum de l'histoire en dehors de l'Histoire, et aussi dans la publicité. Lire *Pantys mortels*, c'est comme faire du zapping avec la vie.

Les poèmes montrent la ville contemporaine, sa dureté, sa noirceur. Quels messages avez-vous souhaité faire passer avec ce livre ?

Il n'a pas de message. Écrire est écrire, dit le romancier Federico Campbell.

Vous avez travaillé avec Pepe Cerdá, qui illustre le recueil. Ses dessins ont-ils une importance pour vous – laquelle ? Qu'apportent-ils au texte ?

Nous avons collaboré à de multiples occasions avec le peintre Pepe Cerdá. Ses dessins sont un complément graphique pour les histoires du livre. Pepe Cerdá a illustré à partir des textes.

Vous avez également collaboré avec des photographes, pour d'autres livres sur la poésie. Pouvez-vous nous parler de ces collaborations ?

La photographie m'a permis de rencontrer des personnes extraordinaires. Travailler avec eux a été un cadeau merveilleux. Ils m'ont enseigné beaucoup de choses au-delà de la photographie et la littérature. D'autre part, la photographie, plus que le cinéma, c'est l'art de la modernité. C'est comparable en importance à la naissance de l'imprimerie dans le XVI^{ème} siècle. La photographie a changé l'histoire de l'art et de la littérature.

Quelle importance a pour vous le fait que le livre *Pantys Mortels* soit traduit en français ?

Collaborer sur la version française de *Pantys Mortels* avec Aurelio Diaz-Ronda a été une expérience fantastique. Ça a été un défi que de trouver un équivalent dans le ton, plus que sur la forme, de la narration. Traduire c'est inventer un nouveau livre. Je crois qu'Aurelio l'a obtenu.

Quel place apportez-vous à *Pantys Mortels* (dont nous disposons en Français) dans l'ensemble de votre travail ? En est-il représentatif ou est-il un « cas particulier » ?

La poésie que j'écris a toujours eu une dimension très narrative, qui m'amène vers le roman. Vers la fin du XIX^{ème} siècle est née la poésie en prose. La poésie en prose parle du prosaïque, du vulgaire, de l'ordinaire et du banal. Elle donne de l'importance à une chose peu importante. Aloysius Bertrand, Baudelaire, Rimbaud, Edgar Lee Master et son *Spoon River*, William Carlos Williams content la vie minuscule des protagonistes. Ils ont découvert qu'il n'y pas de limites, que tout peut se convertir en poème même un pot de chambre.

En tout cas, les livres n'existent pas. Il y a les lecteurs et leurs lectures, aussi nombreuses soient-elles, du même livre. Elles sont toujours différentes. Nous lisons comme nous vivons.

Propos recueillis par Marie-Constance Fedyk et Manèle Mejdi accompagnées de Guénaél Boutouillet, critique littéraire et Guillemine Patin, enseignante de français.

Traduction : Marilima Isorna